

Église de colonie

Lise Drolet

Number 48, Summer 1990

La colonisation : un patrimoine du XX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

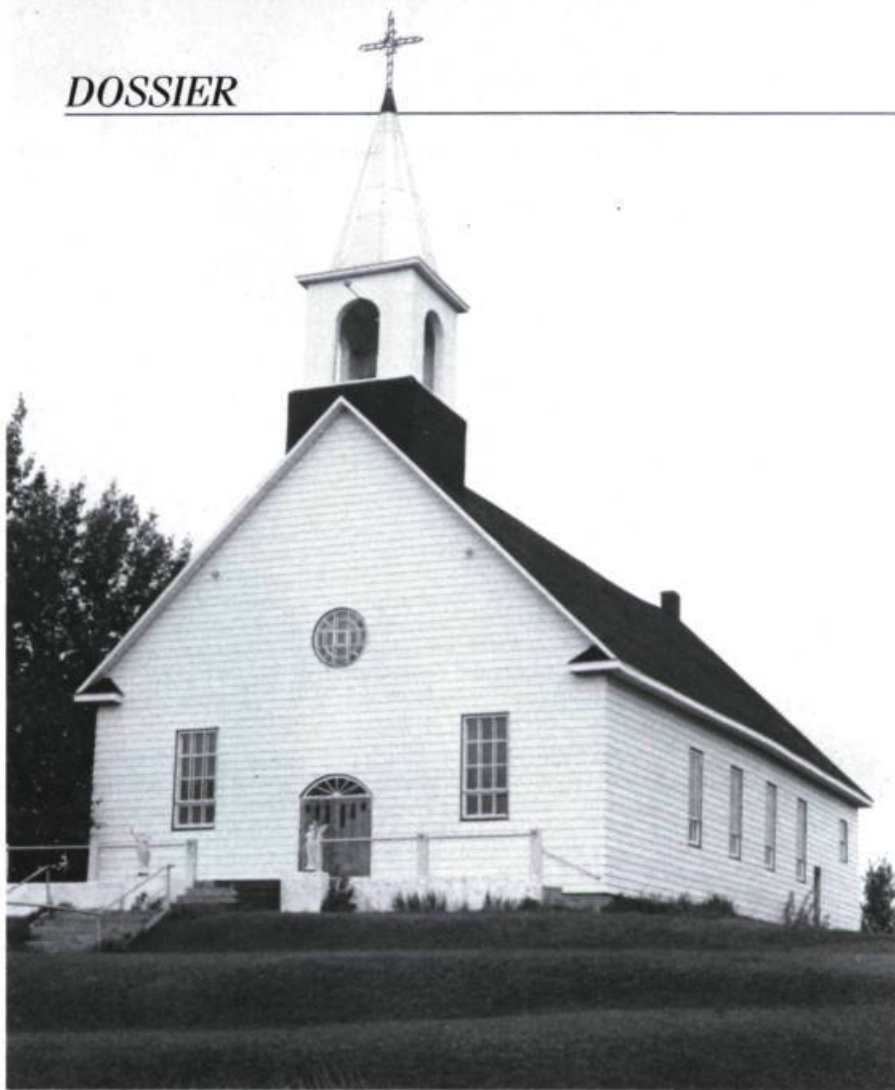
1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drolet, L. (1990). Église de colonie. *Continuité*, (48), 67–71.

L'église Sainte-Monique de Rollet (1934), au Témiscamingue, pourrait avoir été construite selon les plans du ministère de la Colonisation. L'ordonnance de la façade rappelle les églises du Régime français. (photo: ministère des Affaires culturelles)



ÉGLISES DE COLONIE

Premiers lieux de ralliement, les sobres temples de bois incarnent aux yeux du paysan-défricheur des régions éloignées une sorte de réconfort, la sécurité par le maintien des traditions.

par Lise Drolet

Du dernier quart du XIX^e siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale, la majeure partie de la province de Québec est un «vaste champ offert à la colonisation». Par vagues successives, au fil des décennies, les colons portent de plus en plus loin les limites du développement agricole et forestier.

Comme l'ont fait leurs ancêtres, les défricheurs du tournant du siècle ainsi que les colons du temps de la Crise vont dès que leur nombre le permettra se donner des lieux de culte. Les chapelles (et les maisonnettes des écoles) constituent les premiers lieux de rassemblement des familles qui s'établissent en territoire «primitif». Ces groupes sociaux qui se forment dans les régions en développement s'organisent bien vite autour d'un clocher. L'église offre en effet à ces personnes volontairement déplacées un point de ralliement comme un réconfort, un support et la sécurité par le maintien des traditions. Si avant l'abolition du régime seigneurial le paysan-défricheur a comme point de ralliement le manoir seigneurial et l'église, le «chevalier de la hache» n'a semble-t-il que l'église comme repère et le prêtre pour principal guide. À ce propos, Damase Potvin écrit en 1953: «Qui dira jamais la gloire et les bienfaits de nos paroisses canadiennes-françaises? Nos poètes ont chanté à l'envi la paroisse natale, nos prosateurs lui ont consacré les éloges les plus sincères. Aussi, notre race a-t-elle le droit de se réjouir chaque fois que surgit dans la solitude un clocher nouveau. C'est qu'alors s'affirme davantage notre survivance spirituelle au milieu de la marée montante du matérialisme.»

CHAPELLES DE FORTUNE

Dans les premiers temps de leur établissement les défricheurs, qu'ils se détachent d'une paroisse mère en s'installant dans l'arrière-pays ou qu'ils s'éloignent vers les terres sauvages de la Haute-Côte-Nord, du Lac-Saint-Jean ou de l'Abitibi, vont se réunir pour les offices religieux dans une maison familiale. Les prêtres-missionnaires ou les curés et vicaires de la paroisse la plus proche élèveront alors les messes sur de pratiques autels portatifs dressés au coeur de l'habitation. C'est ainsi que les pères Gallant et Doucet, des eudistes, arrivés en chaloupe le 31 août 1923 à Canton Latour sur la Côte-Nord, disent leur messe sur la table de la cuisine de la maison d'un colon. Le lendemain, le père Arthur Gallant, selon son journal cité par Damase Potvin dans *Trois petits clochers, émouvante petite odyssée de colonisation sur la Côte-Nord*, «monta dans un méchant tombereau avec sa chapelle portative pour être conduit, par une espèce de sentier tracé de fortune entre les rochers, les butons et les coulées, jusqu'au lot 19, à un mille de distance». La suite du récit du père Gallant nous le montre officiant «dans une petite école de bois rond au milieu des souches» pour des personnes qui n'ont pas vu de prêtre depuis plusieurs mois.

Comme plusieurs églises d'Abitibi, le temple de Saint-Gérard paraît inspiré du plan du ministère de la Colonisation. (photo: ministère des Affaires culturelles)



On trouve souvent dans les églises de colonisation des objets liturgiques anciens qui ont été offerts par de vieilles paroisses. C'est le cas de cet autel qui provient d'une église de Hull. (photo: ministère des Affaires culturelles)



Revêtu d'un fin lambris de planches peintes, l'intérieur de l'église de Rollet est plutôt austère. Les bancs et les lustres, plus ornementés, ont été offerts par une ancienne paroisse de Hull. (photo: ministère des Affaires culturelles)



Les habitants de Saint-Janvier-de-Joly, un village du comté de Lotbinière, se construisent de même en 1915 une école qui sert aussi de chapelle. C'est un bâtiment qu'une photo ancienne nous permet de voir avec ses deux étages largement fenêtrés, dressée non loin d'un bois. Recouvert de bardeaux et coiffé d'un toit à double versant, il est surmonté d'un clocheton pointant au sommet du mur-pignon qui lui sert de façade. Par ses dimensions et son architecture, l'école-chapelle de «Rivière Henri» est loin de la cahute de Canton Latour, les matériaux qui ont servi à la construire provenant vraisemblablement du moulin à scie depuis peu en fonction non loin de l'agglomération naissante.



Le premier temple de Péribonka (1899) est une chapelle de bois qui s'apparente à une habitation. Sans fondations, elle se dresse au milieu de l'environnement rude des villages «primitifs». (photo: Archives nationales du Canada)



La chapelle Sainte-Anne de Broughton se démarque peu d'une église de colonisation. Construite en 1891 par l'architecte David Ouellet, elle est ornée d'une Éducation de la Vierge de Louis Jobin. Elle démontre bien que les églises simples des «paroisses éloignées» sont inscrites au cœur de la tradition. (photo: ministère des Affaires culturelles)

Parfois les jeunes villages ne peuvent s'offrir qu'une chapelle. C'est le cas en 1899 pour Péribonka et pour Val-Alain, dans Lotbinière, en 1903. À Péribonka, la chapelle ne se différencie d'une maison que par son entrée principale aménagée dans un des murs-pignons, l'absence de cheminée et de lucarnes et la petite croix de bois vaillamment fixée au faite du toit. La chapelle de Val-Alain, pour sa part, est construite grâce à l'aide d'Edmond Joly de Lotbinière, sur la seigneurie de ce dernier. Selon une tradition d'entraide des paroisses catholiques québécoises¹ qui sera souvent, et fort heureusement, répétée pour les paroisses de colonisation, la fabrique de Saint-Victor de Beauce donne à Val-Alain son

premier autel: «un autel avec de belles sculptures sur bois, style roman, valeur de 1,500.00\$». D'autres éléments, objets de culte et mobilier sont aussi des dons, tels l'ostensoir, les statues – Sacré-Coeur, Saint Antoine, Saint Edmond, Sainte Vierge – et la nappe d'autel.

LES TEMPLES DE BOIS

Une fois les familles bien établies et les paroissiens assez nombreux, le projet de construction d'une église peut se mettre en branle. Que les églises soient édifiées à la fin du XIX^e siècle, autour de 1920 ou entre 1930 et 1940, les critères conduisant au choix de leur plan ne varient guère. Comme leurs ancêtres de la Nouvelle-France, les colons québécois

bâtissent des temples dont l'architecture, marquée au coin de l'économie et de la simplicité, perpétue les normes de la tradition classique. Aussi, pour la plupart, les églises des nouvelles paroisses sont-elles rectangulaires, à chevet plat, modestement fenêtrées et longues de trois à six travées. Toutes de bois construites, on les recouvre de bardeau de bois ou de clin, plus tard de papier-brique ou de bardeau d'amiante. Quelquefois on se contente de chauler un revêtement de planches vertical. Les toits qui coiffent ces modestes bâtiments sont à deux versants et couverts de bardeau de bois, moins souvent de tôle «à la canadienne», quelquefois de tôle ondulée et, plus récemment, de bardeau d'asphalte.

Les églises de Saint-Louis de Shel-drake au Saguenay, Saint-Omer de l'Islet (1933), Baie-des-Rochers dans Charlevoix, Saint-Gérard en Abitibi, Saint-Gérard du comté de Wolfe (1905), Saint-Lucien de Drummond (1905), Sainte-Émilie d'Entrelacs (vers 1900) (Montcalm), Sainte-Valérie de Boileau (1915), La Motte en Abitibi, Sainte-Rose de Poularies (1927) (Abitibi), Lac-Édouard, Saint-Eugène de Rimouski (1930) et Sainte-Thérèse de Colombiers (1939) sont, malgré leurs époques et leurs lieux de construction éloignés et différents, de bons exemples de temples fidèles aux critères de base des plans des églises de colons. Certes, elles ne sont pas identiques mais on y perçoit bien les principes qui ont présidé à leur construction.

Le traitement des fenêtres, des murs de façade et des clochers les distinguent. Ces éléments différemment abordés caractérisent chaque édifice, lui donnant parfois élégance, harmonie ou lourdeur mais toujours originalité. Les clochers ainsi se posent sur les faîtes ou sur des tours franchement appliquées aux façades ou construites en léger décroché. Ils sont couronnés de flèches, d'arceaux, ou, simples campaniles, amortis de toits à faible pente. Les façades percées d'une ou trois portes et de fenêtres symétriques éclairant l'arrière de la nef voient leurs

L'église Sainte-Thérèse de Colombiers (1939) illustre bien l'application du plan type fourni aux paroisses par le ministère de la Colonisation. (photo: ministère des Affaires culturelles)



L'intérieur de l'église Sainte-Thérèse de Colombiers est très sobrement orné. Le motif courant au plafond et sur les murs est tributaire de l'esthétique des années 1940. (photo: ministère des Affaires culturelles)



pignons décorés d'oeils-de-boeuf jouant les rosaces. Quelquefois des frontons à base interrompue brisent la verticalité du mur principal et des porches s'avancent sur les perrons. Au chevet plat de l'église originelle s'accrochent dans plusieurs cas des allonges aux formes diverses. Simple apprentis à Rollet, au Témiscamingue, l'ajout devenu sacristie selon toute probabilité prend des formes bien disgracieuses à Sainte-Rose-du-Nord. À Montpellier (Papineau) et à Guérin (Témiscamingue), sacristie et chemin couvert se suivent, alors qu'à Champneuf (Abitibi) c'est tout le presbytère qui tient à un mur latéral de l'église. À Val-Alain (Lotbinière), en 1932, on construit une école à même le temple catholique.

L'église de Lac-Édouard a conservé le caractère rudimentaire des églises des paroisses de colonisation. (photo: ministère des Affaires culturelles)



SOUS LE SIGNE DE L'AUSTÉRITÉ

On ne peut sans consulter les archives paroissiales connaître les auteurs ou les sources des plans des églises des paroisses de défricheurs. En l'absence d'informations probantes, on peut supposer qu'un grand nombre d'entre elles eurent comme créateurs le curé, des membres de la fabrique et un bon entrepreneur menuisier. Ainsi, l'église de Saint-Philibert de Beauce est l'oeuvre de Joseph Audet, curé, et de Georges Audet, contremaître. Par ailleurs, Damase Potvin dans l'ouvrage déjà cité écrit à propos de Sainte-Thérèse de Colombiers (Côte-Nord): «Ce fut donc un heureux jour que celui du 15 janvier 1939, quand leur curé, ayant béni les syndics, leur annonça que l'on commencerait la construction de l'église dès la belle saison venue. Le temple serait construit selon les plans fournis par le Ministère de la Colonisation qui accordait à cette fin une somme



Ces églises au plan semblable ne se distinguent bien souvent que par l'ordonnance du mur de façade et par le traitement très simple du clocher. L'église Sainte-Rose de Poularies, en Abitibi, construite en 1927. (photo: ministère des Affaires culturelles)

développement sont sobres. L'intérieur du temple de Rollet témoigne avec une certaine grâce de cette sobriété. Revêtue d'un lambris d'étroites planches peintes, la voûte de cette église repose sur des murs tout aussi finement lambrissés. Aux extrémités, une tribune d'orgue s'étirant sur la largeur du bâtiment fait face à un chœur peu profond. Un chemin de croix en plâtre polychrome et quelques statues ornent les murs. Un seul tableau – une Vierge à l'enfant – et un long crucifix contemporain complètent l'ensemble. La chaire et le tombeau du maître-autel sont sobrement sculptés, tout comme les bancs qui ont été donnés par une vieille paroisse de Hull.

À l'église de Colombiers, une voûte polygonale s'appuie sur des colonnes carrées entre lesquelles s'insèrent vers l'arrière des tribunes latérales. Là aussi l'orgue a sa tribune, le chœur est peu profond et des plâtres sur des consoles – Sainte Thérèse, la Vierge et Saint Joseph – se dégagent des murs. Un motif peint, géométrique, court au sommet de la nef, au plafond et aux murs du chœur. Le mobilier est austère, l'autel latéral semble de facture artisanale.

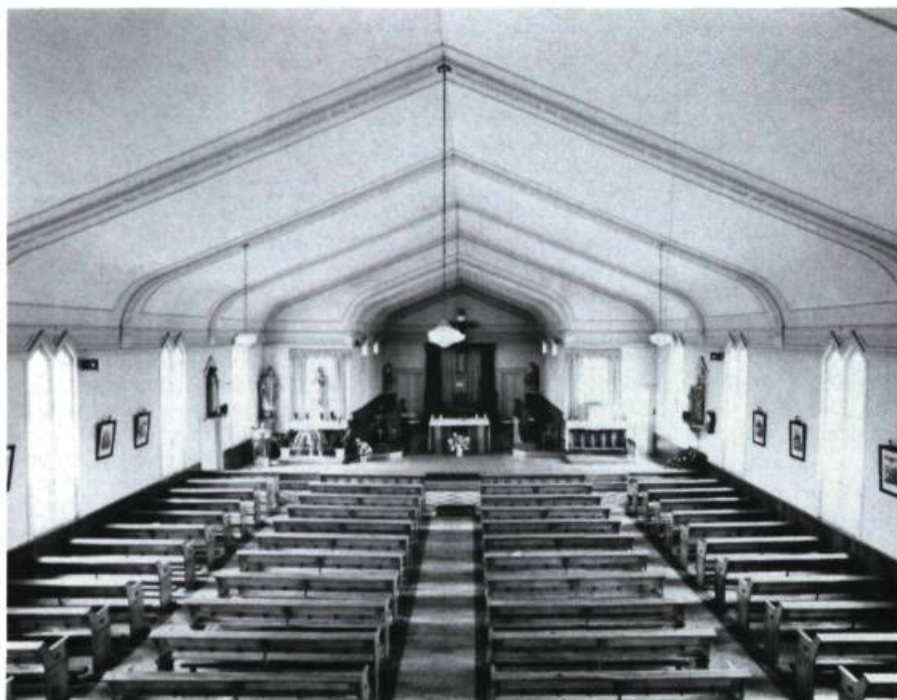
La voûte surbaissée de Saint-Edmond de Val-Alain donne par ailleurs à cette église beaucoup d'élégance. Aucune colonne n'y obstrue le regard qui

embrasse toute la nef. Le mobilier de bois sombre y contraste agréablement sur la clarté des murs et la luminosité donnée par un vaste fenêtrage. Le maître-autel résolument gothique est un don de la fabrique de Beauport. Sainte-Rose de Poularies n'atteint par contre ni cette harmonie ni cette impression d'espace qu'une voûte surbaissée donne à l'église de Lac-Édouard.

Point de ralliement de fidèles isolés, souvent loin des centres, l'église marque de sa flèche le paysage québécois. Au cœur des villages, elle semble bien concrétiser le rêve d'un pays neuf du colon, «chevalier» défricheur des campagnes canadiennes-françaises. «Emparons-nous du sol» a-t-on dit... «Avec foi» aurait-on pu ajouter!

1. C'est là une pratique courante qui explique la présence, dans des jeunes paroisses, d'objets liturgiques souvent fort anciens. Par exemple, le maître-autel de l'église de Sainte-Françoise (Lotbinière) provient de l'ancienne église de Saint-Roch de Québec.

Lise Drolet, historienne de l'art, est directrice des Éditions Continuité.



Les plans de l'église de Saint-Philibert de Beauce (1919) sont du curé Joseph Audet et de son frère Georges. La façade est remarquablement ouverte et le clocher, assez élégant. (photo: ministère des Affaires culturelles)

Une voûte surbaissée donne à l'église de Val-Alain (1932) une certaine élégance. Le regard peut y embrasser toute la nef. (photo: ministère des Affaires culturelles)